

BS

3650

.9

.Kil

Kilian

De l'éducation
Chrétienne.

Class

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page

SEP 17 1904

EXCHANGE DISSERTATIONS

UNIVERSITÉ DE FRANCE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

DE
L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE
D'APRÈS SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

Et soutenue publiquement le mardi 27 juillet 1880, à 4 heures

PAR

C. KILIAN

PARIS
ALPHONSE DERENNE
52, Boulevard Saint-Michel, 52.
1880

UNIVERSITÉ DE FRANCE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

DE

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

D'APRÈS SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

Et soutenue publiquement le mardi 27 juillet 1880, à 4 heures

PAR

C. KILIAN

PARIS

ALPHONSE DERENNE

52, Boulevard Saint-Michel, 52.

1880

Y7200 3HT
70 700/100
Y7200 000000

BS 3650
.9
.K21

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. LICHTENBERGER, *Président de la soutenance,*

MM. LICHTENBERGER, MATTER, MÉNÉGOZ,	}	<i>Examineurs.</i>
---	---	--------------------

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

BS 3650
.K21
1750
c.1
Rare

INTRODUCTION

ὡς Παῦλος πρεσβύτερος

(Philém. 9)

La famille est le berceau de tous les rapports moraux et religieux de l'humanité. L'Évangile a créé le type idéal du père, de la mère, du fils et du frère. Toute autre conception est une mutilation de la nature humaine et une atteinte au sentiment de l'espèce.

Tous les peuples et toutes les religions possèdent leurs systèmes pédagogiques partiels et préparatoires, il est vrai, mais destinés à démontrer la perfectibilité de l'homme et la nécessité de son développement. La supériorité absolue de l'éducation chrétienne réside surtout dans son caractère éminemment synthétique. Elle n'est pas atomistique et ne traite pas l'un des éléments constitutifs de la famille, sans impliquer les autres. En établissant entre père et fils une réciprocité de rapports organiques et virtuels, elle engendre l'esprit de famille et réalise la plénitude de sa destinée sociale.

La pédagogie chrétienne n'est pas une théorie métaphysique; elle est une discipline tout intérieure qui a son

principe générateur dans la conscience religieuse. Aussi chercherait-on vainement un Code systématique dans nos livres sacrés. L'Ancien-Testament, plus explicite, restreint ses prescriptions nombreuses et catégoriques au seul développement moral et physique de l'enfant. Le Nouveau-Testament, d'une autorité moins formelle, mais d'une action plus universelle, accentue d'autant plus énergiquement la discipline d'inspiration et fait de l'éducation *par influence* l'âme et l'enseignement mutuel de la famille tout entière.

Le rapport du christianisme au polythéisme et au judaïsme marquant le progrès de la servitude à la liberté, de la *σάρξ* au *πνεῦμα*, du péché à la grâce, et de la mort à la vie (1. Cor. 12, 2-3), saint Paul a regardé comme abrogés tous les systèmes d'éducation exclusive, basés sur l'autorité externe et ne contenant pas l'homme tout entier. La méthode inaugurant l'éducation chrétienne devait être immanente au principe même du christianisme et en jaillir comme un fleuve de sa source.

La conversion de saint Paul restera la clef de voûte de tout son édifice pédagogique. La réalité de l'apparition de Jésus-Christ (1) brise à ses yeux les dernières attaches autoritaires du Judaïsme, dont il a constaté la parfaite nullité. C'est depuis ce jour qu'il est naturalisé « homme » et qu'il n'y a plus pour lui ni Juif ni Grec.

Quelle crise indescriptible dans l'âme étonnée de saint

1. Néander, *Gesch. d. Pflanz. u. Leit. d. chr. Kirche d. d. Apostel*, 5. 119.

Paul que l'écroulement de ce Judaïsme pharisaïque, réduit à une discipline scolastique dont le mécanisme rabaissait l'idéal religieux de ses prophètes à une casuistique d'œuvres mortes ! Quelle épouvante pour l'esprit terrifié du fougueux adhérent de la synagogue que la chute précipitée de cet édifice hiérarchique de croyances séculaires !

La *Torah* renversée, c'est la conscience qui surgit, et cette évolution du Judaïsme au Christianisme est moins une insurrection qu'une résurrection de la mort à la vie. Éduquer pour saint Paul, c'est faire fonctionner la conscience religieuse et la dégager de toute entrave extérieure. Il n'a cru l'homme dans l'orbite de sa destinée véritable qu'en la fondant sur son autonomie morale et religieuse. Interprète vivant de ce grand principe d'éducation, il consacre à son triomphe les plus généreux efforts de son génie et fait de la sphère de la conscience, la sphère d'action toute spéciale de sa puissante personnalité.

Cette base psychologique impliquait logiquement la revendication de l'individualité humaine dont elle est, pour ainsi dire, la consécration absolue. Nulle adhésion collective ne caractérise la période de formation des églises issues de saint Paul. La puissance de sa dialectique et les mâles accents de ses convictions ne soulèvent nul entraînement des masses croyantes et l'apôtre n'a pas à se glorifier des milliers de conversions de la première Pentecôte. Un enfantement normal et laborieux et une continuité organique et progressive de la vie religieuse différencient l'action de saint Paul du début miraculeux de saint Pierre et resteront

à travers les siècles de formation le signe caractéristique du Paulinisme et du Pétrisme (1).

Toutes les Épîtres de saint Paul portent une vive empreinte originale de ses rapports personnels et pleins de sympathie ; ils caractérisent aussi bien la Lettre à Philémon, qui en est la page la plus intime, que l'Épître si impersonnelle aux Romains, ce manifeste lancé de Corinthe, qui a fait prendre à la civilisation le chemin de l'Occident, dont il constitue la grande Charte de la liberté religieuse. Religion et éducation ne formaient dans l'esprit de saint Paul que deux moments identiques et congénères d'une même quantité virtuelle. La puissance organisatrice de la pédagogie ne permettait pas de lui attribuer un rôle secondaire. La culture des âmes était pour lui un culte et il aimait à se mouvoir dans un milieu d'autant plus intime qu'il était plus restreint.

Le procédé individualiste de saint Paul était d'une importance d'autant plus grande, qu'à l'origine du christianisme, chaque membre figurait une valeur objective et une quotité de responsabilité tout autrement considérable. Tout prosélyte, gros d'avenir, était une entité morale et religieuse, un compendium ecclésiastique contenant dans son sein toutes les charges multiples du ministère des collectivités chrétiennes. Tout converti au christianisme constituait une colonne de l'Église à fonder et une puissance de la famille à élever. Or, l'apostolat de saint Paul ne pouvait

1. Hom. *Pseudo-Clém.*, 2, 17 ; — Irénée, *Contra hær.*, 3, 3.

consister que dans un recrutement de volontaires (1 Tim. 4, 6), et c'est en multipliant les familles chrétiennes qui formaient autant de gymnases de piété (1 Tim. 4, 7) et de gynécées d'athlètes pour la foi (1, Tim. 6, 11-12) qu'il installait le royaume de Dieu parmi les races japhétiques.

DE LA CONSCIENCE

Toute vie a son principe d'inspiration. La *Torah* a été le foyer de la culture hébraïque. La *conscience* est le principe générateur et l'arche sainte du christianisme. Tout ce qui ne porte pas le sceau de la foi et de l'inspiration, n'est pas chrétien. La conscience est la matière première de toute notre civilisation et comme le laboratoire prédestiné, dont le creuset transforme tout élément purement statique de la vie en autant de pouvoirs dynamiques de la grande unité morale et religieuse de l'humanité.

La conscience chrétienne (1) a inauguré une nouvelle ère. C'est d'elle que descend une nouvelle génération de héros et de martyrs. Elever un homme, c'est pour saint Paul, élever une conscience chrétienne, et c'est à ce centre de foi et d'inspiration que sa méthode rattache tout le développement moral de ses églises.

Le principe universaliste du Paulinisme suppose et affirme partout la préexistence du sentiment religieux, comme un élément constitutif et inséparable de la nature humaine, que rien n'explique et que tout atteste.

Le sentiment religieux existe ; il ne dépend pas de l'âme de l'admettre ou de le nier ; c'est un fait et une propriété

1. Melanchth., *loc. de Deo*. — Zwingle, *de vera et fals. relig.* p. 9. — Clém. Strom. VII, p. 864.

inaliénable de l'homme. « Puisque l'homme est, Dieu est ; l'image révèle l'original. Dès qu'il y a un être pour penser Dieu, il y a un Dieu (1). » Rien ne peut bannir sa présence et tout en agrandit la force de pénétration. Elevé en puissance, il préside comme conscience à tout le développement de l'homme dont il fait l'expression adéquate de la volonté souveraine de Dieu.

C'est de ce point de vue anthropologique que saint Paul juge toute religion, soit qu'il passe en revue les autels d'Athènes (Act. 17, 22-33), soit qu'il analyse les moments religieux du particularisme juif (Rom. 1-3). Partout il recherche au-delà de l'imperfection des systèmes théologiques et de leurs divergences métaphysiques la trace palpitante du sentiment religieux, qui est demeuré inaltérable, pour former le point d'attache de la religion absolue du Christianisme.

La conscience reste le seul autel debout, consacré au Dieu inconnu et méconnu, lorsque tout sanctuaire est souillé par la corruption du siècle ; elle conserve toute son intégrité quelles que soient l'aberration des idées et la perversité des mœurs.

Dès le début de saint Paul, la conscience est son domaine à lui. C'est de ce foyer incandescent de vérité que jaillissent ses pensées rayonnantes des clartés divines et ses accents brûlants de tendresse et de sympathie. Aucun apôtre n'a conçu le rôle pédagogique de la conscience avec

1. A. Vinet. Le Semeur, XI, 158.

autant de sagacité prophétique ; aucun n'a consacré à son développement un culte plus fervent, et nul n'a su scruter comme lui cet organisme divin jusque dans ses replis les plus secrets (Rom. 1, 18-30) et y pénétrer aussi profondément avec le scalpel de sa dialectique. Il en est comme le prophète prédestiné. Rien ne l'arrête dans son œuvre d'affranchissement (Rom. 4, 33-38) ; il répudie tout agent externe comme insuffisant et comme indigne d'alimenter le sentiment religieux, pour ne relever que de son principe divin.

Saint Paul a la passion de la conscience, la noble passion d'admirer dans ce miroir de Dieu les reflets de la grâce céleste et la beauté idéale de l'homme racheté. C'est là que l'apôtre aimait à contempler les rayons de la lumière, dont l'éclat divin l'avait ébloui sur le chemin de Damas, et c'est dans le langage de cette voix incorruptible et pure qu'il reconnaissait comme l'écho de la parole de celui qui lui a répondu : Je suis le Christ que tu persécutes. En effet, après les splendeurs divines de Jésus-Christ, y a-t-il un spectacle plus beau et plus grandiose qu'une conscience pure ? Que de puissance elle renferme dans son sein et que de beauté idéale elle révèle ! Il y a là de quoi faire pâlir toutes les gloires terrestres et s'abaisser toutes les grandeurs humaines. Quelle autorité ne s'est inclinée devant la majesté divine de la conscience, dont le *possum* et le *non possum* font trembler les empires et crouler les trônes !

Pour faire triompher l'autonomie de la conscience religieuse saint Paul devait entamer une double lutte contre

la spéculation du polythéisme (Rom. 1, 18-32) et contre la légalité traditionnelle du Judaïsme (Gal. 2, 11-21).

La conscience religieuse n'est en effet, ni une science, ni une action ; elle pénètre l'une et l'autre, mais elle n'en relève pas et n'y trouve, ni son inspiration, ni sa source. Constituant une substance simple et virtuelle, elle se mêle et s'unit à tout pour échapper à toute analyse et à toute détermination scientifique. Elle n'est ni la volonté dont elle est le frein, ni l'intelligence dont elle est l'auréole de lumière. La conscience est cet instinct d'unité et cette puissance organique et créatrice de notre personnalité qui constate l'identité du moi et du non-moi et qui engendre l'accord de nos actions avec nos convictions.

La conscience *objective* variable et excluant même le sentiment religieux de sa genèse purement métaphysique, ne pourra jamais servir à elle seule de fondement à l'*εὐσεβεία* qui constitue le sentiment le plus subjectif de la nature humaine. Le caractère spontané de la foi (1) n'admet aucun élément du dehors ; née d'elle-même, elle ne relève que de son principe divin, ne fait aucun emprunt à la science et ne se proportionne, ni au développement de l'intelligence, ni à la culture de l'esprit. Ni le torrent des idées générales ne l'apporte à l'homme, ni ce même torrent ne l'emporte. Elle s'associe à toutes les recherches de la vérité, qu'elle provoque et alimente, et investit toutes les facultés humaines d'une dignité incomparable, que rien ne peut égaler ni suppléer, pas même le génie.

1. A. Vinet. *Essai sur la manifestation des convictions*, 14-15.

Le Polythéisme représente cette première ébauche métaphysique de la conscience et c'est sous sa forme épurée, le Panthéisme, qu'il a constitué un grand foyer social et politique, d'où s'est dégagé le principe de l'unité physiologique de l'espèce. Mais quelle qu'ait pu être l'évolution ascendante, du principe inné du Naturalisme qui a eu en Socrate son prophète et son Messie, et dans le Platonisme son Evangile naturel, il n'a pu créer le type idéal de la famille et en faire le centre générateur de la culture antique que saint Paul juge comme un état permanent d'*ἀρετῆς* (Rom. 1, 17-32).

La conscience religieuse n'est pas non plus le reflet ou le produit immédiat, ni le sentiment *a posteriori* d'une action accomplie, qui nous fait juger de son mérite ou de son démérite. La qualité d'un acte n'en détermine pas la valeur morale qui échappe comme quantité virtuelle à toute approximation scientifique. Préexistante à tout acte de volonté, la conscience en fait une manifestation directe de son principe immanent et réduit toute action qui n'est pas une révélation de nous-mêmes, à un mécanisme mort.

La conscience possède une double vie fonctionnelle de réceptivité et de réflexion : la première impliquant le principe de dépendance et de foi ; la seconde le principe d'action et de liberté de l'homme. Le Polythéisme et le Monothéisme hébreu, impuissants à reconstituer la synthèse des deux moments constitutifs de la conscience, ont dégénéré par cet exclusivisme de culture, d'un côté dans le

fétichisme de la lettre morte et de l'autre dans l'intellectualisme pur et dans ses divers systèmes philosophiques.

La conscience chrétienne seule réalise tout le contenu du sentiment religieux et met fin à tout dualisme du subjectif et de l'objectif ; elle vit de synthèse et d'harmonie. La volonté cesse de se vouloir comme son propre objet et, replacé au centre même de notre être, le sentiment religieux inspire toute la personnalité humaine par la communion constante avec Dieu.

Tout est immédiat et absolu dans la vie de la conscience chrétienne. Tout est don et grâce. Ce n'est plus la malade qui touche, à distance, le pan de la robe du Sauveur. C'est le disciple bien aimé couché sur le sein du divin Maître, mangeant le pain de vie à sa table et s'abreuvant de la coupe bénie par sa main. Il n'est plus de barrière et d'intermédiaire. Dégagée de toute influence partielle, la conscience chrétienne franchit par un acte d'amour divin, l'abîme qui sépare l'homme de Dieu ; elle élabore le *sentiment de filialité* qui est la plus haute expression de son énergie vitale et la plénitude de son contenu mystérieux. En effet, Dieu et Christ sont donnés avec la conscience religieuse. La rédemption est un instinct de l'âme et Christ le Désiré des nations et notre espérance (Tim. 1, 1). C'est sur cette identité de la conscience chrétienne et de la révélation que se fonde l'universalisme absolu du christianisme.

La faculté *réflexive* jaillit de même avec une puissance de dilatation prodigieuse de sa source de foi et d'inspira-

tion. Le sentiment de l'espèce s'accuse par la conscience chrétienne avec une énergie irrésistible, et s'affirme comme loi de solidarité et base de toute vie morale. La filialité implique la fraternité ; fils et frère constituent la synthèse virtuelle de la même personnalité chrétienne.

Le règne de Dieu, ce royaume de l'Esprit, vraiment idéal parce qu'il est vraiment humain, est au-dessus de tout particularisme et de toute limite du temps et de l'espace. Toutes les barrières nationales et sociales tombent devant l'indépendance de la conscience ; elle réalise l'idéal de l'unité morale et religieuse de l'humanité et crée l'esprit de la famille, dont elle investit tous les membres d'une nouvelle dignité supérieure.

Le Polythéisme n'a connu que la famille naturelle et l'État-père. Le Monothéisme juif resserre le cercle social par son influence ; la vie se condense, les points de contact se multiplient, les rapports se rapprochent et la loi des affinités morales élabore un idéal supérieur de la famille.

L'enfant est respecté avant de naître suivant la croyance de la préexistence de l'âme (Sap. 8, 19-20). Une pieuse sollicitude entourait le nouveau-né et s'étendait jusqu'aux nourrices qui jouissaient d'une véritable vénération (Gen. 35, 8. Ruth 4, 6). La difformité physique ne constituait plus un arrêt de mort, et cette première éducation se continuait par des observations diététiques, des exercices et des travaux manuels. Mais la puissance paternelle a revêtu un caractère essentiellement sacerdotal sous la théocratie mosaïque : chez les Juifs, le père était avant tout un prêtre.

C'est à ses soins exclusifs que l'éducation de ses enfants était confiée (Prov. 1, 8. 4, 1-4. Sir. 7, 23) ; elle avait pour but unique l'enseignement de la *Torah* (Deut. 4, 9, 6, 7. Ps, 78, 5). Il devait la graver dans leur cœur dès la plus tendre enfance (Gen. 18, 19), leur faire pratiquer les usages sacrés, les soumettre à une obéissance absolue et leur faire honorer père et mère (4). Toutefois le mosaïsme a laissé subsister la même distance entre les rapports partiels de père et fils qu'entre ceux de Dieu et de l'homme : car la loi est une barrière, elle n'est pas un mobile. Le type complet de la famille ne s'est réalisé que par l'Évangile, et c'est à la pédagogie chrétienne que nous devons un idéal supérieur des rapports entre parents et enfants.

L'enfant chrétien a plus qu'une simple valeur généalogique. Le christianisme base le respect et la tendresse qui lui sont dus sur sa valeur morale comme héritier du ciel. En le remplaçant au milieu même de la famille (Matth. 18, 2), l'Évangile en fait le centre de toute une vie de dévouement. L'enfant chrétien est un dignitaire dans le royaume de Dieu, cette grande école du respect des petits (1 Cor. 12, 22-23). Il a une mission à remplir et un enseignement à donner. Placé directement comme héritage de l'Éternel (Ps. 127, 3), sous la garde des anges du ciel (Matth. 18, 10), il influe puissamment sur ses parents par la vie mys-

1. Réal-Lexicon de Winer (*Kinder et Unterricht*. — Purmann : *de Sapientia Salomonis pædagogica*. 1799. *De re Scholastica Judæorum*. — May : *die Kunst vern. Kinderzucht*. II. 1754. — Simon : *Éducation et instruction chez les anciens Juifs*. 1879.

tique de l'âme qui échappe à leur autorité directe. L'éducation chrétienne est double : nous ne pouvons faire celle de nos enfants, sans faire en même temps la nôtre. C'est le principe de l'enseignement mutuel qui triomphe et c'est dans la réciprocité organique des deux termes de l'éducateur et de l'élève que consiste la supériorité et la puissance créatrice de la pédagogie chrétienne.

En effet, l'éducation laissée par le judaïsme dans un état purement statique, réglé et maintenu par l'autorité de la loi, est élevée par le christianisme au rôle de pouvoir dynamique et de fonction biologique de l'organisme social.

Le père chrétien associant au sacerdoce du dévouement la royale liberté de l'amour, n'est plus ce type incomplet du pédagogue juif, qui ne savait que prescrire et défendre et dont la conscience ne se sentait responsable que du seul commandement et non de l'obéissance. Unissant le droit et le devoir dans un même acte d'amour, il rétablit l'autonomie de la puissance paternelle qui n'était jusqu'alors qu'une fonction secondaire, soit de l'État, soit du sacerdoce. La vie de famille n'est plus une morale ; elle est une religion et le sentiment de filialité restaure l'idéal du vrai père et du vrai fils.

Le père chrétien n'est plus seulement l'incarnation de la loi ; il est pour la conscience de l'enfant une force de relèvement et d'affranchissement, en étant une puissance d'amour. Le fils ne pratique plus le commandement sous le coup de la malédiction, et le devoir n'est plus une dette à

amortir. Son obéissance est inamortissable et sans limites, comme sa reconnaissance est sans bornes.

C'est le type idéal de la mère qui reste la création la plus originale de la religion chrétienne.

La dignité de la femme est restée une puissance latente dans l'antiquité. La famille juive n'a pas salué la naissance d'une fille avec les mêmes accents de joie que celle d'un fils (Job, 3, 3 ; Jér., 20, 15). L'intérêt généalogique dominait tout autre, et si la mère était entourée de respect, si la loi de Moïse protégeait les femmes enceintes contre toute atteinte, c'est parce que les Hébreux regardaient comme une sainte obligation de susciter de nombreux enfants à Abraham (Ps. 127, 3 ; Job, 5, 25). La femme était la vigne fertile (Ps. 118, 3) dont la fécondité détournait de la maison la honte, la disgrâce et la réprobation.

La tradition de tous les peuples entoure la mère d'une sainte auréole de grandeur et de respect, et son rang imposait partout aux mœurs de l'antiquité le privilège d'une captivité moins rigoureuse. C'est sous cette sainte égide que la femme marchait vers la conquête de son autonomie morale et sociale. En effet, c'est la puissance maternelle qui a brisé les derniers vestiges de l'esclavage du sexe féminin et c'est l'éternel honneur du christianisme d'avoir replacé la femme dans son milieu de grandeur et de liberté natives et d'avoir élaboré le type idéal de la femme, en créant l'idéal de l'épouse et de la mère.

Le génie du christianisme est le génie de la synthèse et c'est comme tel qu'il est créateur. Séparer la femme de la mère

tion. Le sentiment de l'espèce s'accuse par la conscience chrétienne avec une énergie irrésistible, et s'affirme comme loi de solidarité et base de toute vie morale. La filialité implique la fraternité ; fils et frère constituent la synthèse virtuelle de la même personnalité chrétienne.

Le règne de Dieu, ce royaume de l'Esprit, vraiment idéal parce qu'il est vraiment humain, est au-dessus de tout particularisme et de toute limite du temps et de l'espace. Toutes les barrières nationales et sociales tombent devant l'indépendance de la conscience ; elle réalise l'idéal de l'unité morale et religieuse de l'humanité et crée l'esprit de la famille, dont elle investit tous les membres d'une nouvelle dignité supérieure.

Le Polythéisme n'a connu que la famille naturelle et l'État-père. Le Monothéisme juif resserre le cercle social par son influence ; la vie se condense, les points de contact se multiplient, les rapports se rapprochent et la loi des affinités morales élabore un idéal supérieur de la famille.

L'enfant est respecté avant de naître suivant la croyance de la préexistence de l'âme (Sap. 8, 19-20). Une pieuse sollicitude entourait le nouveau-né et s'étendait jusqu'aux nourrices qui jouissaient d'une véritable vénération (Gen. 35, 8. Ruth 4, 6). La difformité physique ne constituait plus un arrêt de mort, et cette première éducation se continuait par des observations diététiques, des exercices et des travaux manuels. Mais la puissance paternelle a revêtu un caractère essentiellement sacerdotal sous la théocratie mosaïque : chez les Juifs, le père était avant tout un prêtre.

C'est à ses soins exclusifs que l'éducation de ses enfants était confiée (Prov. 1, 8. 4, 1-4. Sir. 7, 23) ; elle avait pour but unique l'enseignement de la *Torah* (Deut. 4, 9, 6, 7. Ps, 78, 5). Il devait la graver dans leur cœur dès la plus tendre enfance (Gen. 18, 19), leur faire pratiquer les usages sacrés, les soumettre à une obéissance absolue et leur faire honorer père et mère (1). Toutefois le mosaïsme a laissé subsister la même distance entre les rapports partiels de père et fils qu'entre ceux de Dieu et de l'homme : car la loi est une barrière, elle n'est pas un mobile. Le type complet de la famille ne s'est réalisé que par l'Évangile, et c'est à la pédagogie chrétienne que nous devons un idéal supérieur des rapports entre parents et enfants.

L'enfant chrétien a plus qu'une simple valeur généalogique. Le christianisme base le respect et la tendresse qui lui sont dus sur sa valeur morale comme héritier du ciel. En le replaçant au milieu même de la famille (Matth. 18, 2), l'Évangile en fait le centre de toute une vie de dévouement. L'enfant chrétien est un dignitaire dans le royaume de Dieu, cette grande école du respect des petits (1 Cor. 12, 22-23). Il a une mission à remplir et un enseignement à donner. Placé directement comme héritage de l'Éternel (Ps. 127, 3), sous la garde des anges du ciel (Matth. 18, 10), il influe puissamment sur ses parents par la vie mys-

1. Réal-Lexicon de Winer (*Kinder et Unterricht*. — Purmann : *de Sapientia Salomonis pædagogica*. 1799. *De re Scholastica Judæorum*. — May : *die Kunst vern. Kinderzucht*. II. 1754. — Simon : *Éducation et instruction chez les anciens Juifs*. 1879.

tique de l'âme qui échappe à leur autorité directe. L'éducation chrétienne est double : nous ne pouvons faire celle de nos enfants, sans faire en même temps la nôtre. C'est le principe de l'enseignement mutuel qui triomphe et c'est dans la réciprocité organique des deux termes de l'éducateur et de l'élève que consiste la supériorité et la puissance créatrice de la pédagogie chrétienne.

En effet, l'éducation laissée par le judaïsme dans un état purement statique, réglé et maintenu par l'autorité de la loi, est élevée par le christianisme au rôle de pouvoir dynamique et de fonction biologique de l'organisme social.

Le père chrétien associant au sacerdoce du dévouement la royale liberté de l'amour, n'est plus ce type incomplet du pédagogue juif, qui ne savait que prescrire et défendre et dont la conscience ne se sentait responsable que du seul commandement et non de l'obéissance. Unissant le droit et le devoir dans un même acte d'amour, il rétablit l'autonomie de la puissance paternelle qui n'était jusqu'alors qu'une fonction secondaire, soit de l'État, soit du sacerdoce. La vie de famille n'est plus une morale ; elle est une religion et le sentiment de filialité restaure l'idéal du vrai père et du vrai fils.

Le père chrétien n'est plus seulement l'incarnation de la loi ; il est pour la conscience de l'enfant une force de relèvement et d'affranchissement, en étant une puissance d'amour. Le fils ne pratique plus le commandement sous le coup de la malédiction, et le devoir n'est plus une dette à

amortir. Son obéissance est inamortissable et sans limites, comme sa reconnaissance est sans bornes.

C'est le type idéal de la mère qui reste la création la plus originale de la religion chrétienne.

La dignité de la femme est restée une puissance latente dans l'antiquité. La famille juive n'a pas salué la naissance d'une fille avec les mêmes accents de joie que celle d'un fils (Job, 3, 3 ; Jér., 20, 15). L'intérêt généalogique dominait tout autre, et si la mère était entourée de respect, si la loi de Moïse protégeait les femmes enceintes contre toute atteinte, c'est parce que les Hébreux regardaient comme une sainte obligation de susciter de nombreux enfants à Abraham (Ps. 127, 3 ; Job, 5, 25). La femme était la vigne fertile (Ps. 118, 3) dont la fécondité détournait de la maison la honte, la disgrâce et la réprobation.

La tradition de tous les peuples entoure la mère d'une sainte auréole de grandeur et de respect, et son rang imposait partout aux mœurs de l'antiquité le privilège d'une captivité moins rigoureuse. C'est sous cette sainte égide que la femme marchait vers la conquête de son autonomie morale et sociale. En effet, c'est la puissance maternelle qui a brisé les derniers vestiges de l'esclavage du sexe féminin et c'est l'éternel honneur du christianisme d'avoir replacé la femme dans son milieu de grandeur et de liberté natives et d'avoir élaboré le type idéal de la femme, en créant l'idéal de l'épouse et de la mère.

Le génie du christianisme est le génie de la synthèse et c'est comme tel qu'il est créateur. Séparer la femme de la mère

et l'homme du père, c'est faire déchoir l'humanité de son unité de grandeur et de force et provoquer l'éternel conflit des sexes en opposant la force à la faiblesse. Telle est la conception du Polythéisme, impuissant à réaliser la synthèse de la famille et faisant participer ses divinités même à cette rivalité : car l'homme se peint dans ses dieux. La civilisation antique s'est arrêtée à la juxtaposition d'un ἀνδρῶν et d'un γυναικῶν et l'existence indépendante de chaque sexe ne pouvait que consacrer le triomphe de la force. Déjà plus rapprochés par le Judaïsme dont la *Torah* imposait aux enfants un respect égal pour le père et pour la mère (Ex. 20, 12. Lev. 19, 3. Deut. 5, 16), et qui prête une si haute valeur à la bénédiction et à la malédiction des parents (Gén. 27, 4. 49, 2), ce n'est pourtant que par l'influence du christianisme, que l'idéal d'unité et de solidarité des deux éléments constitutifs de la famille s'est réalisé. Il s'est développé une affinité de sentiments et de pensées, une solidarité d'intérêts, une communauté de devoirs et une fusion de caractères telles que l'un des sexes ne peut grandir et parvenir à l'apogée de sa maturité, si l'autre ne grandit aussi. Les progrès de l'homme sont proportionnés aux soins assidus accordés à l'éducation de la femme. Il n'est plus de privilège exclusif des sexes. Tout se tient et se pénètre, et père et mère, homme et femme ne sont que les deux éléments intégrants d'une même humanité, créée pour glorifier Dieu (Gén. 1, 27).

L'homme ne peut ternir l'éclat de pureté de la femme, sans éteindre le foyer de sa propre vie. Il n'est pas de

puissance vengeresse égale à celle de l'avilissement de la femme. Luther dit : « qui méprise la femme, méprise Dieu ». Le ciel et la terre s'arment pour sa défense. Némésis prête aux furies son sexe et les chérubins du ciel se revêtent de lames de feu, pour garder à son relèvement le chemin du repentir et du pardon. L'honneur de la femme est la gloire du genre humain.

L'éducation de la femme est la base de la civilisation et le secret de l'avenir. Il s'agit moins de ce que *pensent* les hommes que de ce que *croient* les femmes. Là est le thermomètre du progrès. Vous ne pouvez immobiliser la femme, sans arrêter le triomphe de la vérité. Ayez des femmes pieuses, vous aurez la Réforme. Laissez la femme superstitieuse, vous gardez le Moyen âge. Le monde moral ne repose pas sur les épaules d'Hercule ; il est entre les faibles mains de la femme chrétienne et toutes les fois que l'humanité est à la veille de prendre un nouvel élan vers l'idéal, elle fait un appel au concours providentiel du sexe féminin. L'homme ne s'est jamais embarqué à la recherche du vrai et du beau sans prendre la femme à son bord et s'il salue des cieux nouveaux, c'est agenouillé à côté de la mère de sa famille rachetée.

Tel est le sens profond et mystérieux du mouvement pédagogique essentiellement *féminin* de la fin du xix^e siècle dont le génie semble posséder plutôt l'instinct prophétique que la conscience de sa mission civilisatrice. L'homme, en avant de tout un siècle sur la femme, s'arrête effrayé devant l'abîme creusé entre le fils de Voltaire et la fille de

Loyola. Mais qu'on le sache bien, si l'on veut combler ce gouffre béant qui menace d'engloutir nos plus glorieuses conquêtes, ce ne sera point en dépossédant la femme de sa divine auréole de mère de famille. Elle ne descendra victorieuse dans l'arène du siècle qu'armée de ses attributs immortels de mère et d'épouse.

Ce n'est certes pas en empiétant sur le domaine de l'homme et en usurpant ses fonctions, c'est renfermée dans les limites prédestinées de sa propre nature, d'où elle tire un trésor inépuisable de dévouement (Prov. 31, 10-31, Sim., 2, 8-15) qu'elle trouve sa supériorité et la grandeur de sa mission providentielle. Son règne n'est pas en dehors d'elle ; la dot qu'elle apporte à l'humanité, c'est elle-même ; c'est dans son sein maternel, d'où jaillissent les sources de sa vie, que réside la virtualité de son sexe.

« Toute femme, en devenant quelque chose de plus qu'une femme, devient quelque chose de moins qu'un être humain. »

C'est dans sa glorieuse sphère de mère de famille que la femme chrétienne accomplit une œuvre humanitaire dont l'homme et le père sont incapables. L'action autoritaire du père est mitigée et complétée par l'influence de la mère dont la puissance éducatrice consiste surtout dans l'exemple de sa piété et de sa vertu, dont elle enveloppe tous les membres de sa famille. L'âme a son atmosphère à elle et les vertus de Dieu se respirent avant de se pratiquer (Ps. 34, 9). Cette tâche n'est pas seulement au-dessus des forces du père, elle est au-delà de sa nature. C'est à la

mère, comme à une incarnation vivante de la grâce céleste, que revient tout ce qu'il y a dans la vie de famille de plus pur et de plus délicat, et c'est à sa foi et à son inspiration que nous devons toute noblesse de sentiment et toute distinction de mœurs. « Nous sommes tous plus d'à moitié ce que nous font nos mères et les meilleurs d'entre les hommes ont dû à leurs mères, après Dieu, ces semences de piété et de spiritualisme que l'influence paternelle a si souvent desséchées. Les hommes supérieurs ont pu naître de pères médiocres, mais ils ont eu, presque tous, des mères distinguées.

C'est par cette influence indirecte que la mère chrétienne imprime le sceau de sa piété et de sa foi à des générations entières et qu'elle est la dépositaire des destinées de la société (1). »

1. A Vinet, *Éduc. fam.* 536. *Semeur*, XI, 337.

LA TRIADE PAULINIENNE

Pour créer au sein des Églises naissantes l'idéal chrétien de la vie de famille, l'économie paulinienne s'est servie de la Triade : *oratio*, *visitatio* et *epistola*, dont nous esquisserons brièvement les traits essentiels.

Oratio. — La prière constitue la puissance éducatrice par excellence ; car, elle est la fonction normale de la conscience chrétienne et l'état habituel des rapports de l'âme avec Dieu. Cesser de prier, c'est cesser de vivre (1, Thess. 5, 17), et toute intermittence dans la prière est un arrêt de développement et comme un accès de paralysie morale.

La conscience chrétienne vit de la prière. Toute son action fonctionnelle est un élan d'inspiration et un acte d'amour. Ce n'est pas le soupir anxieux de la créature déchue ; c'est l'épanchement filial de la créature rachetée impliquant dans sa virtualité la promesse d'être exaucée.

Il n'est pas de prière sans exaucement (1) (Matth. 17, 20-21, 21-22). La prière et l'exaucement forment un seul et même acte de la conscience et comme la respiration de l'âme. Chaque acte de la vie chrétienne est une prière exaucée (Matth. 6, 10), et la puissance de prière s'épuise et dégénère en une abstraction de la raison (*flatus vocis*),

1. *Schleiermacher. Der christl. Glaube*, p. 430-440.

dès que la volonté détachée de Dieu se relâche à réaliser le plan de la providence. Il faut prier pour pouvoir agir et agir chrétiennement pour pouvoir prier. Ce n'est pas avec l'intelligence que l'on prie ; penser et prier sont deux actes de nature bien différente : l'un est facultatif et l'autre obligatoire. Toute pensée pure est exclusive et douée d'impénétrabilité. L'intelligence ne peut fonctionner en puissance éducatrice que lorsqu'elle est pénétrée par l'inspiration de la foi et rendue bonne et sociable. Car si la pensée creuse le sillon de la civilisation, c'est la prière qui le féconde en y déposant le germe de la justice et de l'amour. En effet, c'est la bonté qui est le sceau de la pensée créatrice (Gen. 1, 31) ; elle fait de l'éducation l'œuvre même de Dieu.

L'esprit de prière constitue le véritable siège du pouvoir pédagogique ; elle inspire le tact des âmes et pénètre tous les rapports d'une onction pleine de noblesse. Aussi longtemps que nos pensées et nos sentiments ne s'élèvent pas à ces régions pures où habitent l'ordre et l'harmonie, l'éducation reste une théorie frappée d'inanité. Savoir prier, est le plus grand pouvoir humain : la puissance paternelle est une puissance de prière ; seule elle possède cette unité, cette persévérance de direction sans défaillance et cette fermeté invincible qui inspire la confiance et commande l'autorité et le respect. L'éducation de nos enfants se fait à genoux.

Prier, c'est accorder l'âme et s'éduquer soi-même et les autres, car c'est tout à la fois se *posséder* et se donner.

Visitatio (Act, 8, 14. 9, 32. II, 22. 1 Cor. 4, 17)... La conscience religieuse a horreur de l'isolement autant que la nature du vide (Gen. 2, 18), *væ soli* ! Le sentiment de la vie est un sentiment de communion. Nul ne vit pour soi-même (Rom. 14, 7. 12, 3-6, 1 Cor. 12, 4. Eph. 2, 17-22). Tel est le milieu biologique d'où la méthode de saint Paul fait découler les puissances de la conscience religieuse pendant tout le cycle de leur développement progressif.

La société antique n'a jamais contenu l'homme tout entier et a toujours sacrifié la dignité personnelle aux intérêts de l'État. Toute domination absolue d'une force spéciale est tyrannique et c'est cette prise de possession exclusive, c'est la proscription odieuse de tout libre concours des forces morales ; c'est enfin cette intolérance inique de la coexistence des moments constitutifs de la vie qui caractérise la civilisation antique et ses divers systèmes d'éducation.

Il n'est pas étonnant qu'en donnant à la physionomie de l'éducation chrétienne une richesse et une variété infinies, elle soit rendue plus complexe et plus difficile, ses progrès moins rapides et ses productions moins éclatantes. Mais c'est cette modération même qui fait sa force, sa gloire et la durée de sa destinée. La rapidité d'essor du génie antique n'est qu'un signe de son infériorité et n'a fait qu'accélérer sa décadence et sa chute irréparable.

Le *modus agendi* de saint Paul se rattache directement à cet universalisme du génie chrétien. Les allées et venues du

grand apôtre *παρών και άπών* constituent une fonction normale de son organisme disciplinaire et marquent deux périodes distinctes de développement, qui correspondent au rapport génétique des moments intégrants de la conscience religieuse.

Le pédagogue chrétien n'élève pas seulement par sa présence personnelle ; il fait de l'absence l'École de l'Invisible et un puissant agent de discipline interne ; rien ne peut limiter l'action de ses rapports, son influence ne cesse pas même avec la vie. C'est ainsi que Jésus-Christ avait fait de sa mort une puissance éducatrice et la condition d'une vie supérieure (Jean, 16, 7) et les Églises naissantes de saint Paul se développaient autant par l'influence indirecte de ses longues absences que par l'autorité directe de sa rare présence.

La présence de saint Paul, tout spécialement consacré à l'enseignement, avait pour but d'engendrer par la puissance de son exemple (1, Cor., 4 16), la communion de la foi, d'enflammer ses églises d'un saint élan de justice et d'amour et de leur inspirer la passion de l'idéal chrétien.

Le cadre étroit de la famille juive devait se briser au contact de l'Évangile dont l'espérance a entraîné tout le courant civilisateur dans son orbite infini.

L'*Espérance* chrétienne a engendré la révolution la plus grandiose dans l'éducation de la famille : en transférant la valeur absolue de la vie humaine du présent dans l'avenir, elle en a déplacé le centre de gravité et a dirigé toutes les pensées de l'esprit vers l'inconnu et vers l'invisible.

Le progrès est né avec l'espérance. Tout n'est qu'*άπαρχή*

et ἀρετῶν à ce désir infini de lumière et de vérité. Copernic, Galilée et Newton sont donnés avec l'entrée de l'espérance chrétienne dans le plan de la civilisation. Il n'est pas de science *neutre*. La science est une fille de l'espérance ; c'est elle qui fait du chrétien un sage et du savant un croyant.

Le rôle pédagogique de Paul ἀπὸν n'était pas d'une moindre importance pour le développement de ses Églises. La prépondérance exclusive de sa puissante personnalité aurait rétabli le type légal de la famille juive, au lieu d'élaborer l'idéal de la liberté. La communion d'action complète la communion de la foi, et c'est pour pénétrer ses Églises de cette vie sainte qui se consume à la poursuite de la perfection idéale, que saint Paul provoque par ses absences leur initiative et leur responsabilité. Tout s'agrandit au contact de l'amour et de la liberté, et le disciple et le maître, et l'église et l'apôtre. Le rôle de pédagogue de la foi et de l'espérance pourra cesser. L'amour reste un père à l'humanité et son ministère un sacerdoce universel.

En rétablissant la synthèse de la vie religieuse, saint Paul a créé un foyer vital, dont le rayonnement a fécondé tous les domaines de l'esprit humain et de l'histoire. Il était persuadé que la recherche de l'unité ne répond pas seulement à un principe dogmatique, mais qu'elle forme une loi universelle de développement, dont la raison humaine a autant besoin que la foi. Sans elle, la science serait encore une pure atomistique. C'est le principe absolu et préexistant du Christianisme qui a créé la tendance de réduire tous les phénomènes contingents à l'unité d'une substance

simple et d'élever ces immenses constructions de systèmes pour se mettre en possession d'une synthèse universelle (1).

L'esprit moderne ne peut plus faire de la science, sans faire du Christianisme. Le présent fait de ce Christianisme latent et inconscient du XIX^e siècle une victime ; l'avenir en fera son allié et son frère. Toute vie consciente sort d'un état préparatoire et latent. La lumière était avant le soleil (Gen. 1, 3, 14.).

La première à construire l'unité, la religion chrétienne est aussi la première à en combattre la dissolution. La polémique de saint Paul contre l'envahissement de l'esprit de parti (Gal. 1, 9, 1 Cor. 1, 11-31) n'a rien d'étrange et constitue une fonction organique de son corps disciplinaire. La passion de l'unité lui a inspiré l'horreur du schisme qui ne pouvait guère s'absoudre devant son génie dialectique comme une simple variante d'opinion. Tolérer une première lâcheté de l'Église, c'était souscrire à sa décadence. Toutefois ce n'était pas avec la verge du pédagogue qu'il venait ramener ses Églises égarées (1 Cor. 4, 20). Sa méthode devenait une vraie thérapeutique (2), ses visites, des visites de médecin et ses conseils des consultations données à des infirmes dont il rallumait le lumignon fumant et raffermissait les genoux chancelants.

Saint Paul était d'autant plus pénétré de l'unité des

1. E. Naville. La logique de l'hypothèse. Cl. Bernard. Introduction à l'étude de la Méd. exp.

2. Hom. Pseudo-Cl. 2, 17. ἐπελθὼν ὡς σκεῖτω φῶς, ὡς χργία γυνῶσις; ὡς νόσω ἴασις.

liens indissolubles de la famille de Dieu qu'il avait appris à en admirer la grandeur par les destinées de son propre peuple. On a pu arracher aux Hébreux leurs droits de nationalité, dévaster leurs autels et les disperser par le monde. La famille juive a survécu par son unité indestructible à toute décadence sociale, dépositaire providentielle des lois et des mœurs, elle a fait partout renaître le génie national.

Epistola. — L'origine de la correspondance sacrée de saint Paul se lie organiquement au développement psychologique et historique de ses Églises, et la pédagogie n'a jamais pu hésiter à enlever à ses Épîtres tout caractère exclusivement abstrait et dogmatique.

Le développement de la faculté réceptive de la conscience dont les impressions sont immédiates et instantanées s'opère tout spécialement par le ministère de la parole. La foi vient de l'ouïe (Rom. 10, 17), ce génie du cœur vit d'inspiration ; il serait téméraire de réduire l'Évangile à une simple γραφή et de lui renier son caractère de κήρυγμα (Tit. 1, 3), de λόγος ἀποῆς (1. Thes., 2, 13) et d'ἄνοιξις τοῦ στόματος (Eph., 6, 19).

Il n'en est pas de même de la faculté réflexive. La vie d'action est l'œuvre complexe de l'expérience ; la liberté, l'arène de longues luttes et la conquête de toute une vie d'efforts. Elle est la *journée* engagée dans la vigne du Seigneur dont la foi est l'auréole de grâce. La prédominance exclusive de la faculté réceptive a pu faire de l'Orient le sanctuaire de l'inspiration et le berceau des religions. L'Occident chrétien est l'atelier de l'esprit humain et l'organisation du

travail. Le génie japhétique est une traduction libre du sémitisme. La civilisation de l'Europe se fait *par action*.

Tel est le moment de naissance de la correspondance de saint Paul : elle coïncide avec la mise en activité de ses Églises, dont elle est comme l'acte de majorité morale. Née avec la liberté dont elle reste la dépositaire providentielle, l'Écriture surgit, force dirigeante du principe d'action, discipline des mœurs et puissance organisatrice de la vie sociale. Elle est comme la providence de la foi, et ce serait avilir son pouvoir pneumatique que d'en faire un simple frein légal délimité par une autorité objective.

La parole pour la foi et l'écriture pour la vie : ce rapport génétique peut seule préciser leur rôle historique dans la formation des Églises.

Faire survivre la tradition orale au delà de son terme prédestiné par la faculté réceptive de la conscience religieuse, et la constituer en autorité exclusive, à une époque dont la loi immanente de développement impliquait la culture de la faculté réflexive et l'autorité disciplinaire de l'écriture (1), ce serait jeter la confusion dans les origines du christianisme. De même, placer l'origine des Épîtres de Paul dans la première phase du développement réceptif des Églises, ne serait pas un moindre anachronisme ; ce serait en faire simplement des écrits didactiques ou dogmatiques.

1. Tholuck : Brief Pauli a. d. Rom. — de Wette : Kurze Erkl. d. B. a. d. R. — Olshausen : Br. P. a. d. R. — Philippi : commentar. — Schwegler : Nachapost. zeitalter. — Baur : Paulus.

Toute la correspondance de saint Paul est motivée par des données historiques et marquée au coin de la vie réelle. L'Apôtre Paul n'a jamais pu commettre l'erreur psychologique de vouloir faire dériver la morale de la métaphysique ; il la fait jaillir des sources de la foi de ses Églises, et si l'Évangile nous élève aux hauteurs idéales de la vérité, c'est pour en combler les profondeurs de la terre. De cette communauté d'origine nous n'exceptons pas même l'Épître aux Romains, ce chef-d'œuvre de dialectique, dont l'universalisme absolu trahit à travers sa cuirasse métaphysique la physionomie historique du Paulinisme (1).

Les Épîtres de saint Paul sont contemporaines de l'âge de majorité des Églises et leur autorité apostolique subordonnée à la préexistence de la foi. L'Écriture est faite pour les croyants (1, Cor. 1, 27-30) ; elle reste une folie pour les Grecs et un scandale pour les Juifs ; c'est au croyant que le don de sonder les Écritures est donné comme un charisme du Saint-Esprit. C'est à ce critère interne de la foi que saint Paul fait appel, en déclinant pour ses Épîtres toute autorité objective, soit de science (1, Cor. 2, 1-6), soit de personne (1, Cor. 3, 24), ne voulant croire que Jésus-Christ crucifié.

L'économie de la nouvelle alliance n'admet point qu'un apôtre s'arroge le monopole exclusif de l'inspiration. Le Saint-Esprit est communiqué à tous (Jean 14, 16. Act. 2, 14-21. 1, Cor. 3. 16. Éph. 4, 30). Le privilège de la

1. Baur : Paulus p. 346-362.

prophétie est abolie avec Jean-Baptiste. L'universalisme de la grâce est proclamé par Jésus-Christ. La prophétie est une fonction normale et permanente de la conscience chrétienne et du corps de l'Église.

Le ministère divin de l'Écriture est précédé par le ministère de la parole (λόγος) qui reste la puissance créatrice dans la culture de la conscience (1). L'esprit règne par la parole. Pneumaphore du monde idéal et interprète de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sacré dans les sentiments du cœur, la parole revêt le vrai, le beau et le bien de sa manifestation la plus éclatante. Elle est le sperme du πνεῦμα et l'organe de procréation de l'esprit humain.

Parler, c'est faire acte de création. Le ministère de la parole reste la plus haute dignité humaine et la fonction suprême de la civilisation chrétienne. Le ciel (2) ne s'est jamais ouvert sur nous, sans faire du don de la parole le Lucifer de ses grâces (Act. 2, 1-13).

1. Luther. *Von der Freiheit eines Christenmenschen*, p. 178.

2. Luther. *An die Rathsherren aller Stadte das sie christl. Schulen aufrichten und halten sollen*. 1514, vol. 22, p. 183.

L'ÉPITRE A PHILÉMON.

La famille constitue la grande unité du christianisme et la base de toutes les évolutions immanentes à son principe divin. Dépositaire des destinées de la société, elle imprime à toute la civilisation le sceau de sa foi et l'humanité ne saurait plus renier l'esprit de famille, sans déchoir de sa dignité. Tout essai de se soustraire à son inspiration est une révolte et une atteinte aux racines mêmes de la vie (1).

La civilisation antique a remplacé la famille par l'État-père. La puissance paternelle ne constituait pas une propriété inaliénable et, rabaisée à une dignité d'emprunt, elle n'a jamais pu atteindre l'apogée de sa grandeur morale.

Le christianisme romain a renié l'esprit de son origine en voulant être autre chose et plus que la famille de Dieu.

L'*Eglise-mère* a remplacé l'*Etat-père*, dont elle a usurpé les droits et les privilèges.

La Réforme a repris la restauration du type idéal de la famille de Dieu (2). Son génie est tout pédagogique et, animés de son esprit, les peuples chrétiens se sont généreusement partagés les rôles de cette reconstruction sociale. L'Europe, c'est l'école, la famille et la liberté.

1. Luther : Wenn man dem teufel einen Schaden thun will, der recht beisse, so muss es durch die Erziehung geschehen.

2. Luther. An die Rathsherren...

Appelée dans le plan de Dieu à étendre son action, à abriter toutes les nobles causes et à s'annexer les forces vitales de la société, la famille chrétienne n'a pu laisser la *domesticité* en dehors de sa sphère d'adoption : l'abolition de l'esclavage était impliquée dans l'essor de son développement historique.

Tel est le lien virtuel qui rattache l'épître à Philémon à l'organisme pédagogique de saint Paul, pour le compléter. Le génie de l'apôtre ne se sert du retour d'Onésime à Colosses que pour mieux faire éclater la puissance éducatrice de l'Évangile et pour élever la famille chrétienne à une sphère supérieure de dignité et de grandeur.

Le fond historique de l'épître à Philémon semble plonger ses racines si avant dans le cœur même de saint Paul, qu'il faudrait saper la base de tout son apostolat, pour pouvoir douter de son authenticité. Ce drame intime est si palpitant d'intérêt personnel, qu'il ne saurait être attribué à aucun autre auteur sacré, et mettre en cause son origine, ce serait vouloir disputer à un arbre ses propres fruits.

La critique historique n'a pourtant pas été désarmée en présence de ce chef-d'œuvre de pédagogie si plein de grâce, de tact et d'humanité. On s'est d'abord efforcé de lui faire partager le sort des trois autres épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Philippiens, composées de même pendant la captivité de Paul à Rome et incriminées comme écrits pseudo-pauliniens. On lui a fait ensuite le grave reproche de contenir quelques expressions qui ne se retrouvent pas

dans les autres épîtres de Paul, comme par exemple : *σπλάγχνα*, ce terme si étrange qui est répété par trois fois (V. I., 12, 20).

Mais, c'est en disputant à cette épître sa réalité historique, en voulant la faire passer pour l'embryon d'un poème chrétien, telles que les Homélies pseudo-Clémentines (1), que la critique a dépassé même les limites et les droits de la probabilité.

Le roman est une production littéraire inconnue à l'âge apostolique, où tout était vie et réalité. Ce n'est pas à des fantômes romanesques et à des fictions allégoriques (Onésime de *ὄνημι*) que saint Paul rattache ses principes de salut et de pardon. Sa téléologie historique n'a jamais cessé de correspondre à la conscience religieuse, et saint Paul ne pouvait guère commettre le *lapsus spiritus* de rabaisser en sa personne l'ambassadeur de Christ au rôle d'un banal romancier du Gnosticisme.

Quant à la rencontre fortuite d'Onésime avec saint Paul à Rome, il nous faut choisir celle des hypothèses qui paraît la plus conforme à la personnalité des acteurs et au tempérament moral de ce drame familial.

Paul et Onésime ne sont pas étrangers l'un à l'autre ; ils ont dû lier connaissance dans la maison de Philémon où était établi le culte de Colosses. Cette vie de communion, de foi et d'amour faisait naître les premières aspirations d'affranchissement et, ne pouvant pressentir le

1. Baur, Paulus, p. 92.

spiritualisme de l'Évangile, Onésime a salué son divin message de paix comme la charte de son émancipation sociale. Impatient de secouer un joug qui lui paraissait de jour en jour plus odieux et plus incompatible avec la religion de son maître, il s'est cru autorisé à faire acte d'un droit inaliénable et à se rendre justice à lui-même, par la fuite. Attribuer l'évasion d'Onésime à l'incrimination d'un vol, serait provoquer une étrange dissonance morale dans sa noble personnalité et fausser l'esprit même de ses rapports avec saint Paul, dont il vient réclamer la légitimation de ses droits anticipés.

L'apôtre Paul ne se croit pas dispensé de tirer aucun parti de l'ancienne situation d'Onésime qui doit devenir nouvelle ; il lui laisse le temps de naître homme libre pour renaître chrétien soumis et c'est en respectant les droits de sa première nature, qu'il le rendra susceptible des devoirs d'une seconde. Il ne modifiera pas sa position extérieure sans le modifier lui-même ; il va au-devant de ses aspirations ardentes avec le seul désir de lui rendre la liberté de la conscience que le chrétien possède partout. Du reste saint Paul à Rome n'est plus le génie fougueux des origines de son apostolat (Gal. 2, 11-21). Onésime trouve en ce vieux captif de l'Évangile moins un pédagogue qu'un père.

La méthode psychologique de saint Paul, qui adaptait l'enseignement évangélique à la capacité de sa conscience religieuse, en administrant le γλα aux faibles et le βρωμα aux forts (1 Cor. 3, 2) reste une des plus nobles conquêtes du christianisme sur l'empirisme des systèmes antiques.

Son enseignement aurait suffi, s'il ne s'agissait que de perfectionner ses Églises ; mais, devant les régénérer, cette demi-éducation était insuffisante et d'autant plus contraire à l'esprit de Paul, qu'il ne se persuadait point lui-même d'avoir atteint le but et d'être déjà accompli (Phil. 3, 12-14).

En vue de la sanctification de ses Églises, l'action de saint Paul ne consistera plus spécialement dans le perfectionnement de la méthode, mais dans la perfection du pédagogue. L'Évangile crée des évangélistes et le monde a besoin de l'un et des autres. L'éducation est une transmission de forces ; et, de plus en plus pénétré de la puissance de l'exemple et de l'influence personnelle, saint Paul se sentait pressé de pouvoir dire à ses Églises : Soyez mes imitateurs, mes frères (Phil. 3, 17.). C'est dans un de ses moments d'inspiration que l'apôtre a tracé du caractère idéal de l'éducateur chrétien son immortelle esquisse au x Corinth. 9, 19-23. « Je me suis asservi à tous, afin de gagner plus de personnes, je me suis fait aux Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs ; à ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi ; à ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi, afin de gagner ceux qui sont sans loi. Je me suis fait comme faible aux faibles, afin de gagner les faibles ; je me suis fait toutes choses à tous, afin qu'absolument j'en sauve quelques-uns. »

Cette condescendance de l'apôtre rencontrait dans le caractère et dans la situation morale d'Onésime une rare affinité de sentiments et de pensées.

L'esclave de Philémon reflète une de ces personnalités

déterminées et absolues, qui apportent à la réalisation de leurs convictions, une force de volonté irrésistible. Venant d'achever sa première phase de développement, dont la liberté formait le centre, il lui a fallu, arrivé à cette limite extrême, entrer dans une phase nouvelle dont Dieu et l'esprit de sacrifice sont le foyer. Vivre en esclave libéré ou revivre en chrétien soumis, tel était le dilemme posé devant son esprit. Rechercher Paul à ce moment de crise suprême, c'était aspirer à consacrer sa liberté au service d'une cause plus noble et plus généreuse.

L'éducation ne date que du moment où l'on se met à s'éduquer soi-même, et l'apôtre savait que l'Évangile a besoin de ces natures énergiques et ardentes qui se livrent tout entières au triomphe d'une cause.

L'émancipation morale d'Onésime lui inspirait d'autant plus de sympathie qu'il retrouvait dans ce conflit de servitude et de liberté la crise identique du drame de sa propre conversion. Saint Paul ne reprend plus les chaînes brisées par l'esclave ; il l'affranchit de tout lien extérieur, même de ses dettes et autres obligations (V. 18), en prenant tout sous sa propre responsabilité (V. 19). Il cherche à dégager sa conscience de toute crainte pour qu'elle puisse retrouver dans sa liberté la virtualité de s'identifier avec toute situation et la force de se posséder et de se donner.

Son acte d'affranchissement devait prendre une valeur morale et sa liberté être en même temps sa dépendance (1, Cor. 9, 9). Il n'y a d'autre liberté que celle de se sacrifier ; elle est une puissance de l'amour !

Onésime ne retournera plus à ses chaînes odieuses : l'apôtre devait un dédommagement plus généreux à Philémon que le retour forcé d'un serviteur ἀχρεῖτος. Renouvelé par la puissance de l'Évangile, il représentera le type idéal de la domesticité chrétienne et la sainte cause du service auprès de son ancien maître.

La domination de tout principe exclusif engendre le despotisme : de même tout service exclusif et de nature impersonnelle, étouffe le généreux concours des forces et fait l'esclave. L'esclavage n'est en réalité que l'exclusivisme du service : une véritable πολυδουλία basée sur le mécanisme moral de l'antiquité et impliquée dans le Polythéisme qui avait des dieux spéciaux pour pourvoir à tout besoin spécial de l'homme. Aucun fait ne démontre plus catégoriquement la connexion organique de la religion et de la morale que l'histoire de la domesticité. Tout Schisme dogmatique est en même temps un schisme moral.

Le Monothéisme donnant dans la loi un organisme moral au monde, est à la fois l'abolition de l'esclavage et l'avènement de la μονοδουλία.

La responsabilité est la charte de liberté de la domesticité chrétienne. En multipliant les devoirs, on a multiplié les points de contact et les rapports de maître et de serviteur. La notion du devoir surgit et ce service collectif engendre l'esprit de service et l'organisation du travail.

C'est pour cette *universalité* de service que saint Paul a élevé Onésime, en lui inspirant la foi chrétienne qui est une capacité de responsabilité et de dévouement. La multi-

plication des forces et des devoirs a rendu Onésime apte à se rendre utile et à Philémon et à saint Paul (V. 11) ; et cet accroissement de responsabilité l'élèvera en même temps au-dessus de l'esclave (ὕπερδούλος V. 16). Ce n'est plus le service mercenaire d'une heure ; c'est un engagement πρὸς αἰῶνιον V. 15. La Cause du maître qu'il sert est la cause de Dieu qui l'a affranchi. Ses fonctions sont désormais une investiture inamovible et son titre une propriété inaliénable. Réintégré dans la famille chrétienne, où l'un s'identifie à l'autre, il représente les intérêts de son maître par sa fidélité et la personne de saint Paul par sa foi (V. 12. 17).

L'épître à Philémon n'est pas seulement la Charte immortelle de la domesticité chrétienne ; elle réalise en même temps le type idéal de la famille.

Saint Paul n'a fait qu'ébaucher l'éducation d'Onésime (V. 10) : c'est à Philémon comme à son συνεργός (V. 1) qu'il confie la noble tâche de faire de son esclave un frère (V. 16) et de le recevoir comme saint Paul même (V. 12, 17) c'est ainsi que dans la plus noble acception du mot, Onésime, autrefois un serviteur ἄχρηστος, se rendra désormais εὐχρηστος. Son adoption fera éclater le dévouement sans bornes (V. 31) de son maître et élèvera la famille de Philémon à son apogée de vie, de bonté, de sympathie et de justice.

L'abolition de l'esclavage est impliquée dans le génie de la famille chrétienne. La réintégration prédestinée de la domesticité forme un supplément organique de son déve-

loppement historique et c'est là sa supériorité sur la famille juive, qui a laissé subsister les rapports impersonnels de maîtres et esclaves.

Telle est la richesse du contenu de l'Épître à Philémon et la grandeur de sa tendance téléologique.

Tout accroissement de responsabilité est une force d'éducation ; tout engagement, un progrès de civilisation. C'est là que réside la puissance de l'Évangile : savoir se charger. Le chrétien est un porte-croix de l'humanité. La discipline de la famille n'a pas de dissolvant plus pernicieux à craindre que le demi-christianisme éclectique à devoirs faciles, dont l'esprit mercenaire désorganise les puissances du cœur et jette l'ennui et le dégoût dans l'âme humaine. Les grands devoirs font les grandes éducations ; constater l'affaissement des caractères, c'est confirmer l'abaissement de l'idéal moral de notre génération.

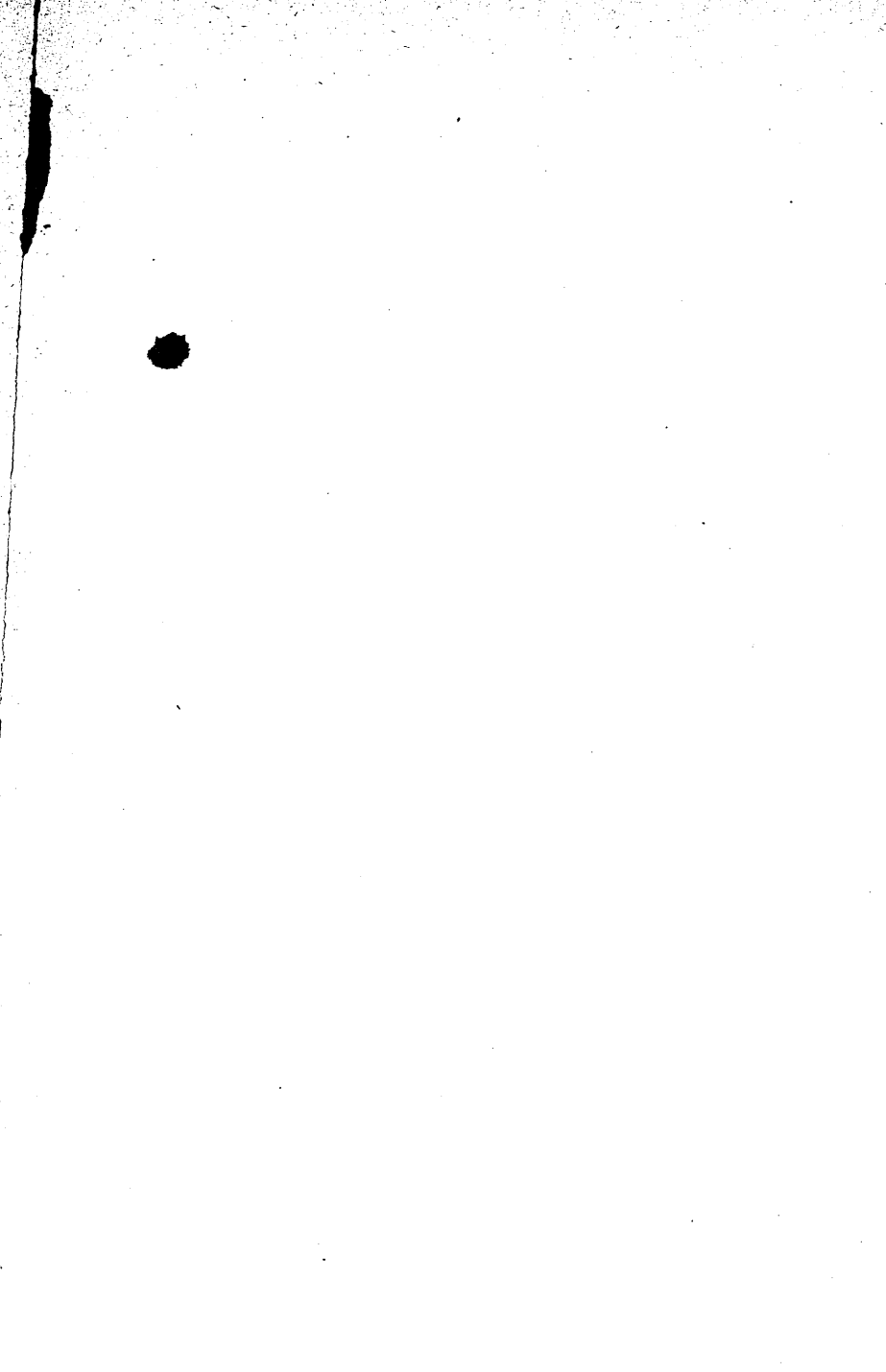
Le respect de la dignité humaine reste la base et le secret de toute éducation, et saint Paul démontre par l'exemple d'Onésime que l'on ne peut éduquer que ceux que l'on aime !

Vu, le Président de la soutenance,

F. LICHTENBERGER

Vu et permis d'imprimer,

LE VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
GRÉARD.



Imp. de A. DEHENNE, Mayenne. — Paris, boulevard Saint-Michel 52.

BS 3650 9 Kil	315903 Kilian L'Education Chretienne
------------------------	---

BS 3650 9 Kil	Killian L'Education Chretienne 3159
------------------------	--